

Comment on va au Paradis.

CADIC, Contes et légendes de Bretagne, IV, 127

Lorsque le père de Guillaume Kidu eut cassé sa dernière croûte et s'en fut allé conter les misères de sa vie au Souverain Juge il ne laissa pour héritage à son fils qu'une tranche de lard. Grande fut la déception de ce dernier; plus grande encore celle de sa femme. La digne créature qui s'était figurée qu'il y avait quelque part un magot caché par le bonhomme ne put retenir son indignation :

« Une tranche de lard! s'écria-t-elle, vraiment le vieux s'est moqué de nous. Porte cela au diable, si cela te plaît. Quant à moi je n'en veux pas. »

Il est cruel pour un fils de jeter aux chiens l'héritage de son père, quelque maigre qu'il soit. Il n'est pas à souhaiter non plus pour un mari qui n'a jamais désobéi à sa femme, qu'il dise non une fois à sa conjointe.

Guillaume préféra s'en aller au diable que d'essuyer une scène de ménage.

Aller au diable est bientôt dit, mais les gens qui vous y envoient volontiers ne se doutent pas combien on a de peine à y arriver. Après la mort, rien de plus facile : il n'y a qu'à prendre à gauche; de son vivant, il faut que la chance s'en mêle.

Il y avait fort longtemps que le pauvre homme voyageait à l'aventure, et il ne voyait toujours devant lui que la lande et les bois sans aucune trace d'enfer, lorsqu'un jour, en traversant un immense désert, il rencontra trois voyageurs qui avaient l'air égarés et exténués de fatigue. Rien ne vaut une commune misère pour rapprocher les gens. On eut vite fait connaissance.

« Moi, dit l'un, je suis Notre Seigneur.

- Moi, dit l'autre, je suis saint Pierre.

- Moi, ajouta le troisième, je suis saint Jean.

- Et moi, répliqua le brave paysan, je suis Guillaume Kidu pour vous servir, mais que signifient ces visages défaits? Vous n'avez donc pas mangé?

- Hélas! s'écrièrent ses trois interlocuteurs, nous sommes à jeun depuis hier et nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent dans cet affreux désert.

- Alors, reprit Guillaume, je serai très heureux de vous obliger.

Voici mon pain : mangez; voilà ma gourde : buvez ! »

Quand les voyageurs furent rassasiés, le premier parla : « Mon fils, il est écrit que tout acte de générosité mérite son salaire. Tu viens de nous rendre le plus signalé des services; que désires-tu en récompense ?

- Réclame donc ta part de paradis, va », conseillèrent saint Pierre et saint Jean. Mais l'autre qui avait son idée, secoua la tête; le paradis! il prétendait n'y entrer qu'après l'avoir mérité, et puis était-ce le moment de le réclamer, alors qu'il se rendait en enfer? Ce n'eut pas été honnête.

« Non, répondit-il, si vous le permettez, nous causerons de cela plus tard. Pour l'instant, je ne réclame qu'une seule faveur. Il y a des jours et des jours que je suis cette route sans fin et je me demande quand je serai au bout. Or elle n'est pas sûre et je suis exposé à y rencontrer des brigands. Mettez dans mon bâton une telle vertu que de lui-même il frappe qui je désignerai et ne s'arrête que sur mon commandement.

- Que ton désir soit exaucé! » fit Notre Seigneur dont le visage avait pris un air attristé, et ils se séparèrent de part et d'autre.

Guillaume se remit à marcher, sans savoir s'il arriverait.

Comme il cheminait par les sentiers solitaires d'une forêt, il aperçut une pauvre femme qui à quelques pas de lui se trouvait très embarrassée. Elle était vieille,

cassée, percluse de tous les membres, et son bâton lui était tombé des mains, elle était dans l'impossibilité de le ramasser car elle n'arrivait pas à courber l'échine.

« Ne vous donnez donc pas cette peine, grand-mère, dit-il, je vais vous tirer d'embarras. » Et il prit le bâton, et il le lui rendit.

« Je te suis très obligé, mon filleul, s'écria-t-elle, de cet acte de prévenance. Tu as été bon envers moi, permets-moi d'être reconnaissante envers toi. Vois-tu cette boule que je tiens entre les mains. Accepte-la et jette-la devant toi le plus fort que tu pourras. Quand elle s'arrêtera, arrête-toi aussi. Tu seras au terme de ton voyage, chez Lucifer. Seulement je te recommande une chose : après que tu auras remis au diable ton quartier de lard, n'oublie pas de solliciter une récompense, car de lui-même il ne t'offrira rien. Dans son écurie il a un bouc d'un prix inestimable, sur sa table une nappe toujours abondamment garnie; prie-le qu'il t'en fasse cadeau. Il n'osera te les refuser. Et maintenant, va, je te souhaite de réussir.»

Guillaume lança la boule et voilà que celle-ci, à force de rouler, le mena droit à la porte de l'enfer. Il frappa et la porte s'ouvrit. Lucifer était chez lui, entouré des siens. Il eut un sourire de satisfaction, en recevant le cadeau. « Du lard, paysan, s'écria-t-il, en vérité tu es une âme généreuse et je ne saurais assez te remercier. Tout ce qui sent le porc est agréable ici.

- Je suis trop heureux du plaisir que je vous procure et aussi très flatté, répondit Guillaume avec beaucoup de politesse. Il ne tient qu'à vous, Monseigneur, que mon bonheur soit parfait.

- Que désires-tu de moi ? demanda le diable.

- Si la chose était de nature à vous contrarier, répondit le paysan de plus en plus obséquieux, je ne vous en parlerais pas, mais je suis sûr qu'un grand personnage

tel que vous n'attache pas d'importance à ces détails. Je voudrais que vous me donniez le bouc qui est dans votre écurie et la nappe qui est sur votre table. »

Lucifer dissimula une grimace. Il n'osa cependant pas refuser le bouc et la nappe, car on l'avait flatté à son côté sensible, l'amour propre. « Tu peux les prendre, dit-il, puisque cela te fait plaisir. J'exige néanmoins de toi une promesse, c'est que tu ne répètes jamais ces mots : Bouc, secoue-toi! Nappe, déplie-toi! »

Guillaume lui jura tout ce qui lui plut. Est-ce que les serments prêtés au diable obligent un chrétien ?

Il était à peine arrivé à la maison qu'il avait déjà oublié ses engagements. « Femme, s'écria-t-il, j'amène ici de quoi nous consoler de l'héritage manqué », et s'adressant au bouc: « Bouc, secoue-toi ! » commanda-t-il, et à la nappe : « Nappe, déplie-toi! ».

On aurait peine à se figurer la pluie de louis d'or qui à l'instant jaillit du poil de l'animal et les mets précieux qui couvrirent la table. Mais le diable est un malin qu'il n'est pas facile de tromper. Il n'y avait pas encore un quart d'heure que les deux heureux époux dégustaient leur plantureux festin, qu'une tête cornue apparaissait à la fenêtre. C'était un vilain petit diablotin, du nom de Camiran, le plus rusé des valets de Lucifer, qui les observait. Ayant reçu de son maître mission de surveiller le paysan, il était parti sur ses traces et il le surprenait en flagrant délit. En un clin d'œil, le bouc et la nappe eurent disparu.

Guillaume en était resté la fourchette en l'air d'ébahissement; il comprit qu'il était victime d'un mauvais tour. Il jura qu'il aurait sa revanche.

Saisissant son bâton magique, le voilà reparti sur la route de l'enfer. Cette fois il la connaissait et il ne lui fut pas difficile d'arriver à destination. Il trouva Lucifer et les siens qui riaient encore du bon tour que lui avait joué Camitan.

« Te voilà revenu, lui cria le Malin, tu n'es donc pas satisfait? Que te faut-il encore? Voudrais-tu rester avec nous?

- Nenni, répliqua-t-il ; cela ne me dit point. Ce qu'il me faut, c'est mon bouc et c'est ma nappe.»

Le diable éclata de rire : « Ton bouc et ta nappe! Tu n'avais qu'à les garder pendant que tu les tenais. Je ne rends jamais les cadeaux que j'ai donné une fois », et se tournant vers ses serviteurs : « À vous autres! » ordonna-t-il.

Une multitude de démons entourèrent le paysan. Déjà les mains crochues se dressaient sur sa tête, déjà il se voyait saisi, entraîné vers un trépied rouge qui lançait des flammes étincelantes dans un coin, quand soudain il se souvint de son bâton.

« Frappe, bâton! cria-t-il, et n'en ménage pas un seul! » Depuis que l'enfer existe, il ne se passa pareille scène dans le ténébreux séjour. Le bâton allait et venait, manié par une main invisible, de Lucifer à chacun de ses valets, donnant sur les échines, ainsi que le fléau sur le blé dans l'aire, et c'étaient des cris, des hurlements à ébranler les murailles, à faire croire aux damnés que leurs gardiens étaient enragés et aux vivants que la calotte terrestre menaçait de sauter.

Guillaume ne commanda halte que lorsqu'il fut en possession de son bouc et de sa nappe.

À dater de ce jour, il connut le bonheur parfait. Il eut des louis d'or, tant qu'à bénédiction et il n'y eut table de prince mieux servie que la sienne. Mais hélas ! les meilleures choses ont une fin. En ce monde, assure le proverbe, tout lasse, tout passe, tout casse, les heureux eux-mêmes en viennent à en avoir assez de leur bien-être. Un jour, l'Ankoi se présenta au seuil de sa porte et il ne l'accueillit pas de trop mauvaise grâce.

Il lui demanda néanmoins une dernière faveur, celle d'emporter son bâton dans l'autre monde.

« Emporter un bâton! s'exclama l'impitoyable faucheuse, y pensez-vous? Je m'y oppose absolument. Ça ne s'est jamais vu.

- Eh bien! cela se verra, dit-il, et encore avec votre permission. » Et, sur son ordre, le terrible bâton se mit à l'œuvre, martelant à coups redoublés le dos du pauvre Ankou et lui brisant trois dents. Il eut gain de cause. Il emporta son bâton.

Mais une fois qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont de l'éternité, voilà les difficultés de recommencer. Comme bien on pense, il avait pris tout de go la route qui mène au paradis. Or saint Pierre, qui était à la porte et qui l'avait reconnu, l'accueillit avec un petit air goguenard :

« Toi ici, Guillaume Kidu, s'exclama-t-il, tu as dû te tromper de direction. Ne t'ai-je pas entendu dire que tu ne tenais pas à ta part de paradis ? Tu aimais autrefois aller en visite chez le diable. Retourne chez lui; je suis sûr qu'il a place pour toi.

- J'y vais voir», répliqua Guillaume, sans plus d'explication, et à grands pas il descendit le chemin qui conduit aux abîmes ténébreux. Une autre surprise lui était réservée là-bas. À peine avait-il heurté l'huis de son bâton qu'il entendit la voix de Lucifer qui s'élevait furieuse de l'intérieur. « Oui, oui, je te reconnais bien, maudit paysan! il n'y a pas de place pour toi en ce lieu. Ton trépied est occupé par un remplaçant. Adresse-toi ailleurs. »

À ça! est-ce qu'il lui faudrait donc passer son éternité à faire la navette entre le paradis et l'enfer? Pour un homme embarrassé, Guillaume l'était passablement. Il résolut de tenter une dernière démarche auprès de saint Pierre. Il n'avait rien à perdre après tout.

Le voilà donc de nouveau à la porte des Béatitudes. « Toc! Toc!

- Encore toi! observa le farouche porte-clefs, ne t'ai-je pas interdit de mettre les pieds ici? Le paradis est pour ceux-là seuls qui l'ont sollicité de leur vivant. »

En entendant ces paroles, Guillaume Kidu sentit naître en son cœur la plus violente colère. « C'est donc ainsi! s'écria-t-il, personne ne veut de moi et je serai traité avec plus de rigueur que le dernier des chiens. Eh bien! non, cela ne se passera pas de la sorte. S'il faut que je demeure hors du paradis ou de l'enfer, je n'y serai pas le seul »; et il s'appuya contre la porte, son bâton sous le bras.

Cette année justement était l'année du grand Jubilé et il y avait des morts de bienheureux en plus grand nombre que jamais sur la terre. Ceux-ci se pressaient sur la route du Ciel en procession ininterrompue, ainsi que les abeilles à l'entrée de leur ruche dans les matins du mai fleuri. Il en arrivait de partout, mais plus particulièrement de la Bretagne.

Or quelle ne fut pas la stupéfaction des derniers venus, lorsque, au lieu de voir la porte largement ouverte, ils aperçurent le farouche breton qui leur en barrait résolument le seuil et frappait sans rémission quiconque s'avisait de s'aventurer trop loin. Impossible qu'un seul obtînt de lui de passer. Saint Pierre avait beau le gourmander, il y perdait son hébreu.

« Que n'essayez-vous, vous-même, intègre portier, grommelai-t-il, de vous avancer au devant d'eux et de les introduire. Peut-être y réussiriez-vous mieux. »

Mais Pierre ne tenait en aucune façon à recevoir sa part de coups et il demeurait sur une prudente réserve.

Bientôt il y eut tellement de gens sur la route qu'elle ne suffisait plus à les contenir. Du ciel jusqu'à la terre il ne restait plus une place vide. Il fallut bon gré mal gré que Dieu s'interposât. Il fit comparaître Guillaume.

« Que désires-tu ?

- Une place au paradis. Je ne sollicite d'ailleurs pas un trône, mais une simple chaise.

- Tu ne peux entrer au paradis, car tu ne l'as pas demandé pendant que tu étais en vie.

- Si je n'y entre pas, les autres n'y entreront pas non plus.

- Alors mets-toi là. »

Le doigt du maître désignait un humble tabouret dans un coin, à l'entrée, près de la logette du portier. Guillaume alla s'y asseoir et il y resta. - Il ne l'a pas quitté.

De temps en temps, saint Pierre qui ne lui pardonne pas d'avoir forcé la consigne lui jette un regard courroucé, mais il suffit que ses yeux tombent sur le terrible bâton pour qu'il change d'attitude. Guillaume se contente de rire en dessous de sa crainte. Il a l'air vissé à son tabouret et il y a des chances qu'il y demeure pendant l'éternité, sans que personne ne réussisse à l'en ôter.